

## **Franck Renucci**

*Université de Toulon  
ISCC*

## **Benoît Le Blanc**

*École nationale supérieure de cognitive,  
Bordeaux-INP  
ISCC*

## **Samuel Lepastier**

*Université Paris Diderot  
ISCC*

# Introduction générale

Ce numéro ouvre de nouvelles perspectives pour les sciences de la communication. Il aborde les questions relatives à la communication humaine au moment où les frontières traditionnelles entre l'homme et la technique deviennent poreuses. L'histoire bascule, un mélange s'opère entre le vivant et l'artificiel et une confusion s'établit entre le vivant et la pensée. Henri Atlan et Frans de Waal annonçaient dès 2007 que « pour la première fois, la science biologique permet de faire des artefacts<sup>1</sup> ». À travers des connexions récentes établies entre le corps et les nouveaux objets techniques, les contributions de ce numéro

discutent de façon originale des apports de la cognition et de l'altérité aux problématiques de la communication. Il y a urgence pour tous de s'enrichir des apports récents de ceux qui, dans différentes disciplines, interrogent la place de l'humain et sa singularité. Le symbolique, l'inconscient, le corps, la représentation sont des notions fondatrices des concepts abordés ici, mais dépendent encore beaucoup trop des lexiques disciplinaires. Sans chercher à prendre parti sur des positions parfois fort éloignées les unes des autres, nous faisons le pari d'une interdisciplinarité féconde. Le lecteur trouvera des textes proposant une

articulation de fondements disciplinaires, tous solidement ancrés par leurs auteurs, manifestant au final des controverses et évitant le réductionnisme. À une époque où les dispositifs techniques et le corps en sont venus à échanger leurs informations, le choix adopté est de confronter tous ces champs de pensée aux points de butée renvoyés par la question de l'altérité.

Sciences cognitives, neurosciences, psychanalyse et sciences de la communication se complètent ou se contredisent donc quand elles abordent les questions liées à la communication entre deux êtres humains. Peut-on réduire la communication à un acte cognitif? Comment prendre en compte l'altérité dans les schémas cognitifs? Un demi-siècle après l'idée proposée par Alan Turing d'une mécanisation de l'intelligence dissociée de tout corps et de toute sexualité, quelques années après les commentaires sur les machines universelles de Douglas Hofstadter, un siècle après la mise en évidence de l'inconscient ouverte par Sigmund Freud, plus de trente ans après la mort de Jacques Lacan, et quelques années après la découverte de la plasticité neuronale et des neurones miroirs, nous abordons donc la question de l'altérité dans la communication et la cognition, au moment où certains voudraient voir converger le vivant et l'artificiel dans la notion de donnée. La rencontre entre ces disciplines, dont les notions fondamentales sont issues du *xx<sup>e</sup>* siècle, valorise les processus cognitifs, les interrogations liées au corps, à la sexualité, au langage, à la parole et à la mémoire. La question de ce numéro est celle de l'altérité radicale<sup>2</sup> à l'épreuve d'un être informationnel qui finit lui-même par produire de nouveaux artefacts. Le corps, l'autre qui n'est pas une donnée, et les altérités face à l'incommunication sont les thèmes qui structurent ce numéro.

Rien ne sera jamais plus comme avant, dans les relations embrouillées qui s'immiscent entre le corps et l'esprit. Jean-Didier Vincent (2007) le précise: on assiste aujourd'hui à une sorte de « naturalisation de l'Esprit » qui manifeste une continuité entre l'homme et la nature. Selon

Monique Atlan et Roger-Pol Droit (2012), « ce que l'on vise, c'est relier cerveau et esprit ». Henri Atlan et Frans de Waal soulignent que certains mécanismes qui génèrent le vivant, des molécules à la cognition, résultent d'interactions entre les cellules et d'auto-organisation de la matière. Dès lors, pour eux, ces phénomènes n'ont « pas besoin de faire appel à des propriétés mystérieuses de la Vie ou de l'Esprit pour expliquer leur survenue de façon causale ». On devrait alors s'habituer à des définitions dynamiques et non statiques d'un être vivant, sans s'arrêter à une question sur l'essence d'un être ou d'une chose. Ce qui est artificiel ou inerte peut devenir vivant et en mouvement.

Associé aux théories cognitivistes, le naturalisme contemporain est la plupart du temps anti-essentialiste. La conséquence est de forclure toute place laissée vide par la rationalité. C'est d'une certaine façon ce qu'indique Jean-Pierre Dupuy (2010) quand il cite dans le même temps « l'entre-soi » de Marcel Gauchet (1985) et le lieu du pouvoir qui doit être gardé vide selon Claude Lefort (1986). Ces lieux déterminants pour la démocratie face au totalitarisme deviennent des enjeux essentiels, dès lors que l'on tente de les oblitérer par le scientisme et l'illusion physicaliste. En effet, celle-ci « alimentée successivement par la pharmacologie, la biologie moléculaire, la neuro-informatique et finalement par l'imagerie cérébrale, a eu raison de la psyché, désormais perdue corps et âme dans les réseaux de neurones » (Vincent, 2007). Fétichisation de l'ADN en tant qu'information, procréation sans sexualité ou utérus artificiel sont autant de marqueurs d'un « corps surnuméraire des techno-sciences » selon David Le Breton (2011) dont la chair devenue électronique se dissout dans un univers de données. La dissolution du corps mais aussi du sujet accompagnerait la disparition de « la seule véritable différence: celle des sexes » (Lafontaine, 2004). Le corps n'est plus érotique, pulsionnel mais devient un objet comme les autres.

Apparaît un individu réifié devenant une chose manipulable. Dès lors se pose la question des corrélations

entre neurones et traitement de l'information. En 2014, la cybernétique ne fait plus les grands titres. Pourtant, très loin des conférences de Macy, l'être informationnel imaginé au milieu du xx<sup>e</sup> siècle est partout. Pour lui, aucune séparation entre l'humain et la machine, entre le vivant et le non-vivant, ne fonderait sa relation à l'Autre. Ainsi, depuis une dizaine d'années, sous le sigle NBIC (nano-bio-info-cogno), de nombreux projets scientifiques et politiques émergent. Ces projets sont très variés et se caractérisent par des algorithmes qui traitent simultanément bits, atomes, neurones et gènes comme des données indifférenciées entre l'homme et la machine. Les sciences cognitives et leurs formes plurielles participent à ces projets et ont notamment comme objectif d'éliminer pour l'humain, comme pour les machines, l'incertitude et l'imprévisible. À partir du croisement de données recueillies sur des millions d'individus, il s'agit de comprendre, de modéliser, d'automatiser, de prévoir et d'influencer les comportements de chacun d'entre eux dans un temps très court. Avec les individus, comme avec les machines, on pourrait alors pirater, télécharger, effacer, dupliquer et, suivant la même logique prédictive, établir une relation avec l'Autre. Cette relation est pourtant naturellement beaucoup plus complexe. Pour Dominique Wolton (2012), «chacun cherche à communiquer et en découvre les difficultés croissantes. Dans la communication, on recherche le même, mais on finit par négocier avec l'autre: informer n'est plus communiquer... Informer, c'est construire et transmettre. Communiquer, c'est recevoir et négocier.» Comment la richesse d'une négociation incertaine pourrait-elle se réduire à un simple traitement d'informations à ajuster et à prévoir, pauvre en surprises? La communication dans toute sa complexité n'est-elle pas la limite de tous les schémas rationnels et cybernétiques, comme le rappelle Dominique Wolton? Ne pose-t-elle pas la question si difficile: *que se passe-t-il quand on sort de soi et que l'on est confronté à l'altérité impossible à éliminer?* La communication humaine se construit sur une incommunication

manifestant la part de plus en plus active du récepteur et sa résistance à une communication réussie avec l'Autre. Une dissolution de cette résistance revendiquée par la transparence informationnelle, vise alors le fondement même de la communication. Il y a autant d'altérités que de singularités humaines, et par définition elles sont toutes absolues et radicales. La question de l'humain est alors celle de sa singularité.

Pour les transhumanistes, l'avenir de l'humain passerait par une machine pensante. Mais en suivant la description de Jean-Michel Besnier, ce serait plutôt le non-humain qui prendrait le pas sur cet attendu post-humain. N'en déplaise aux suiveurs du leader charismatique Ray Kurzweil, le plus difficile réside dans la capacité à programmer sans erreur des relations intersubjectives soumises aux aléas du malentendu et à l'équivocité des paroles humaines. Une des résistances principales à cette entreprise totalitaire se situe sans doute dans la vulnérabilité de l'homme, et dans son appui sur ses propres failles pour en faire ses plus belles créations. La dimension du sacré, la fragilité de l'être, ses paradoxes, autant d'expressions que l'on retrouve dans les mythes, les récits, les fables qui ont fait de l'homme un homme. Axel Kahn voit en l'homme un animal de vérité. Nous serions passés de représentations de l'homme avec ses récits à des représentations de l'humain par une machinerie qui s'articule à la Nature et aux animaux. David Chalmers (2010), marque une résistance à cette sorte de dilution générale de l'humanité en posant comme singularité humaine la conscience et l'expérience en première personne: le « Je ». La conscience devient un invariant organisationnel quel que soit le substrat matériel, du neurone au silicium. On retrouve l'idée de convergence entre artificiel et vivant qui ouvre l'idée d'une intelligence artificielle forte, capable de sceller l'union jusqu'alors improbable d'un certain dualisme et du fonctionnalisme. Francis Wolff (2010), l'un des premiers à citer David Chalmers en France, reprend ses points de vue en soulignant l'irréductibilité d'une conscience phé-

noménale. Il réaffirme simultanément l'homme comme un animal rationnel qui seul connaît la négation, la soif de savoir. Quelque chose dans la conscience subjective résiste à la réduction. Francis Wolff évoque trois types d'organisme: les organismes sans esprit; les organismes ayant une conscience psychologique (machine de Turing); les organismes ayant une conscience phénoménale. Il rappelle qu'il y a eu diverses espèces, tout aussi humaines. Malgré tout, «l'homme est un vivant comme les autres» et, par essence et par nécessité, «un animal de vérité» qui

se demande toujours «pourquoi?». Ainsi, Denis Noble (2007) s'oppose à la métaphore du génome comme «livre de la vie». Pour lui, «le livre de la vie, (c'est) la vie elle-même. Elle ne peut être réduite à l'une de ses bases de données. [...] Le génome n'est que l'une des bases de données de la vie». Il n'y a pas de programme préétabli et pour lui «aucun niveau de causalité privilégié dans les systèmes biologiques». La communication humaine est sans mode d'emploi. C'est le génie d'Hermès.

#### NOTES

1. Les ouvrages cités renvoient à la bibliographie générale.
2. «[D]ans tout autre il y a l'autre – ce qui n'est pas moi, ce qui est différent de moi, mais que je peux comprendre voire assimiler –

et il y a aussi une altérité radicale, inassimilable, incompréhensible et même impensable.» (Baudrillard et Guillaume, 1994)